pose du canot renversé, soutenu en avant par les deux avirons attachés aux barres du canot. En arrière sont les deux perches et entre elles un des dards. Ces perches solidement liées aux deux avirons s'avancent en forme de toiture et supportent une toile de huit pieds sur cinq qui forme un toit. Le tout fait face au feu. Des branchages et des fougères tapissent les galets, tandis que le feu placé en avant réchauffe la cabanne ainsi improvisée. Les effets sont soigneusement abrités sous les deux bouts du canot, tandis que le milieu sert de lit. La nuit a été passablement froide.

Jeudi, 16 *juillet*.—A 5½ heures je m'éveille au bruit des craquements d'un feu vif et déjà Louis est à boulanger sa pâte sur une écorce de bouleau qui lui sert de table. Après en avoir fait une galette, il l'enterre sous la cendre brulante et la cuisson se fait ainsi en peu de temps, dans un four économique. Les crêpes sont encore de rigueur ainsi que le thé et nous terminons bientôt un repas appétissant. Nous embarquons immédiatement le bagage et continuons notre route.

Le chemin Metapedia.

Nous montons encore la rivière Métapédia, et campons à l'emplacement d'un ancien moulin détruit par le feu avec les dépendances. Sur tout le parcours de la riviére nous suivons le chemin Métapédia dont les travaux sont fort remarquables; les pentes sont ménagées et sur tout le chemin à peu près il y a des déblais et des remblais considérables aidés de quais, de manière à résister à la crue des eaux qui se fait sentir fortement sur toute la rivière. Le chemin, de 14 pieds, est parfaitement arrondi, et du côté de la montagne est un large fossé qui s'écoule dans les basfonds, jusqu'à la rivière, en passant sous le chemin. Les points de vue sont magnifiques. La forêt descend vers le rivage en rideaux épais, et s'élève jusqu'au sommet des montagnes riveraines, par une pente rapide. L'eau se précipite avec fureur dans des gorges étroites, puis sommeille dans des basfonds de roc dont on distingue toutes les aspérités à une profondeur de dix-huit pieds. L'habileté avec laquelle ces rapides sont montés par mes percheurs est incroyable.

Nous allons camper à 6 heures dans un endroit où mes sauvages trouvent du bouleau pour leurs flambeaux et un endroit pour darder le saumon. Je traverse de l'autre côté et visite le chemin Métapédia qui est ici en construction active. Ce sont presqu'exclusivement des travailleurs anglais.

La Peche au flambeau.

Notre camp ce soir est au pied d'un grand sapin à deux pieds des rapides, et se trouve fermé au sommet par ses longues branches et tout autour par un taillis épais laissant une chambre de dix pieds de diamètre à peu pres. Pour surcroit de protection la toile a été tendue à l'intérieur et un grand feu brûle au milieu de la cabanne. A 9 heures mes sauvages se préparent pour une pêche aux flambeaux et je suis de la partie. Formés d'une douzaine de feuilles de bouleau, mesurant un pied sur deux et repliées puis reliées avec une courroie de bouleau à trois ou quatre places, les flambeaux donnent une vive lumière qui dure à peu près dix minutes ou un quart d'heure.

Nous embarquons, Louis, le dardeur, se place en avant du canot, Michel à l'aviron et moi au milieu. Une flamme immense à la tête du canot réflétait sa lumière sur les bois voisins et éclairait les ténèbres profondes de la nuit. Le pétillement du flambeau et la rapidité avec laquelle nous bondissions dans les rapides au milieu de gros cailloux, devaient faire de notre descente une scène infernale. Le fond de la rivière parfaitement éclairé nous permettait de voir plus les petits cailloux. La pupille fortement délattée, la bouche grosse d'anxiété, Louis se tenait suspendu au-dessus de la rivière, scrutant toutes les profondeurs et voyant tout. Soudain un saumon se glisse à notre rencontre et disparaît sous le canot en passant de gauche à droite. Louis aussi prompt que lui l'a suivi du regard et s'est également retourné de gauche à droite. A peine le saumon avait-il fait dix pieds dans cette direction que le dard mortel l'atteignait au milieu de sa longueur. Par un mouvement particulier le poisson est amené à la surface où il se débat comme un possédé, de manière à nous faire craindre qu'il ne s'échappe, mais un nouveau tour de main amène le saumon dans le canot à mes pieds, à mon grand contentement. Et tout cela se fait debout dans un canot d'écorce sans la moindre difficulté. Le saumon avait bien quatre pieds de longueur.

Deux fois nous remontons et redescendons les rapides mais sans résultat, nous avions pris tout ce qu'il y avait de saumons dans la rivière à cet endroit.

Il était 10 heures lorsque nous fûmes de retour au camp, et après avoir allumé un grand feu, nous nous mîmes sur le flanc. Il y avait bien quelques moustiques mais je n'en souffris pas considérablement, et mes sauvages paraissaient tout aussi sensibles que moi. Ce qui me frappe chaque soir, chez eux, c'est la prière qu'ils font régulierement, tête découverte et à genoux, avant de s'étendre par terre la tête appuyée sur leurs bottes, ainsi que le matin après leur repas, mais sans ostentation et à la dérobée. De même chaque nouvelle galette que nous cuit Louis, reçoit une croix avec le couteau avant d'être tranchée pour le repas. La langue Micmac, que parlent mes sauvages est une espèce de murmure, et une fois dans leur canot, on dirait deux canards voguant de conserve et se faisant discrètement la cour. Ils sont toujours gais et rient avec éclat dans leurs moments de jubilation qui sont rares. Ils sont de longues heures sans dire mot.

La colonie acadienne de Rustico.

Vendredi, 17 *juillet*.—Nous avons eu de l'orage et du tonnerre cette nuit, mais sans en être incommodé autrement que par un peu d'humidité dans l'air. Nous avions de la brume ce matin de bonne heure, mais apres déjeuner a 7 heures nous sommes repartis armes et bagages par un temps magnifique et après avoir gouté au saumon qui est excellent.

Nous rencontrons un colon venant de Métis avec cheval, voiture, bagage et femme se rendant à la mission des Acadiens. J'ai oublié avant hier soir de prendre note des renseigne-